

XYZ. La revue de la nouvelle

Délire (façon Lehane)

Nicolas Tremblay



Numéro 117, printemps 2014

Autorités : douces, protectrices, brutales, opprimantes, aliénantes, terrifiantes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2014). Délire (façon Lehane). *XYZ. La revue de la nouvelle*, (117), 10–12.

Délire (façon Lehane)

Nicolas Tremblay

LE SOUS-SOL de l'institut offre des choses fort captivantes à l'œil du visiteur. Il est vrai que les étages supérieurs vous lassent rapidement tant ils sont répétitifs. On ne fait qu'y suivre une succession de longs couloirs marqués par de lourdes portes de métal. Si ce n'était des numéros des cellules, des cris et des lamentations des patients, des aides-soignants, on aurait vite l'impression de revivre, d'un étage à l'autre, la même boucle temporelle. Et un non-initié, même aussi futé que vous, pourrait franchement se perdre dans ce dédale, surtout que les paliers des ailes plus anciennes ne correspondent pas avec ceux des ailes plus récentes et que les numéros des étages et des cellules n'ont aucune logique. Cela finirait par confondre n'importe quel esprit rationnel qu'on laisserait se promener librement dans le ventre de l'institut; croyez-moi, il ne trouverait plus jamais la sortie. Nos patients, eux, dans leur délire respectif, y voient tous un ordre mystérieux. Les plus brillants d'entre eux imaginent des systèmes très complexes qui, je n'en doute pas, vous fascineraient grandement. Mais, malheureusement, ce genre d'histoires doit rester à l'intérieur de nos murs, c'est pourquoi je vous demanderais de me redonner le papier que le patient 1234 vous a remis entre les barreaux de sa porte tandis que j'avais le dos tourné pour répondre à l'un de mes subalternes. Ne rougissez pas, je vous en prie, ce n'est pas comme si vous aviez commis un crime. Après tout, vous faites simplement votre travail et, moi, le mien, en faisant respecter nos règlements. Regardez quand même un peu ce qui y est écrit lorsqu'on le déplie; c'est un fatras de chiffres et de lettres. De quoi vous occuper bien plus longtemps qu'un simple jeu de mots croisés. Le pire, c'est qu'il y a certainement un secret à déchiffrer puisque ce patient, 1234, dont le vrai nom est Sylvain Albert — eh oui, comme le vôtre, Albert Sylvain, mais à l'envers —, était un mathématicien de renom, qui avait longtemps travaillé

à la Gendarmerie royale du Canada avant de découper à la hache tous les membres de sa famille. Nous avons numéroté délibérément sa cellule 1234 pour ne pas trop encourager sa manie des chiffres; toutefois, cette mesure d'exception a eu un effet pervers, elle a stimulé sa paranoïa. Il s' imagine maintenant être au centre de l' institut et croit qu' il en est le Sauveur attendu, ce que prouve sans doute le code sur le papier que je vous ai demandé de me donner. Enfin, passons, car nous pourrions nous attarder encore bien longtemps sur ce patient — tous les cas retenus ici seraient dignes de notre intérêt d' ailleurs, chacun est un nœud de complexités en soi, un mélange de folie et de clairvoyance qui déstabilise toujours les repères des personnes qui n' ont pas les compétences pour s' y retrouver, comme nous, les psychiatres, arrivons à le faire. En réalité, c' est nous qui menons le jeu. Nous tirons les fils de toutes les narrations qui courent dans les têtes captives de notre institut. Le sous-sol un peu glauque où nous nous trouvons présentement nous aide à conserver la maîtrise de nos patients et à orienter leurs croyances. Pour ce faire, nous utilisons plusieurs méthodes en fonction de nos spécialités. Il y a en fait, dans cet institut, un groupe de psychiatres qui tentent des expériences sur des patients très violents que la société a rejetés, qui comparent leurs approches thérapeutiques, leurs réussites, leurs échecs. Là, c' est la salle où l' on pratique des lobotomies et, juste en face, la salle des électrochocs, ce sont deux méthodes barbares que j' exécure, mais, par moments, je dois baisser pavillon et donner raison à mes collègues au sujet de certains patients trop dangereux qui ne répondent pas aux autres traitements. Pour les soigner, on doit attaquer physiquement le cerveau. Avançons dans ce couloir obscur en marchant bien au centre, sinon les patients risqueraient de vous attraper avec leurs serres (*dans la pénombre, on voit des corps nus, squelettiques, perclus de froid*). Oups ! attention (*le docteur tire brusquement le visiteur vers lui*), le 8532 lance son foutre sur nous. Vaut mieux accélérer le pas quand on traverse le couloir des loques; on ne sait jamais ce qu' on risque de recevoir en pleine face, et 11

l'odeur de merde et d'urine vous saute à la gorge, c'en est à vomir. Voilà, traversons cette porte que nous ouvre le gardien. Ce côté du sous-sol est réservé aux expériences pharmaceutiques; certains de mes collègues ne jurent que par la chimie biologique. C'est sans doute la voie de l'avenir. Moi, je suis plutôt freudien et crois à la thérapie par la parole. Plus exactement, je prétends que je peux suggérer à n'importe qui, peu importe sa santé mentale, qui il est, que je peux recomposer son identité. Il y a toujours des failles faciles à exploiter, une névrose mal refoulée, un traumatisme, une culpabilité. Comme, dans votre cas, le suicide de votre femme... mais si, si, ne le niez pas, votre femme dépressive s'est pendue il y a cinq ans... et, depuis, vous sombrez dans l'alcool... mais si, mais si... Gardes, mettez le patient 4321 dans sa cellule (*deux gardes costauds empoignent solidement le visiteur par les bras et le jettent brutalement dans la cellule; son épaule gauche heurte le mur de béton, la douleur se propage dans tout le bras jusqu'au bout des ongles*). Vous ne sortirez plus jamais d'ici, Sylvain Albert, tenez, reprenez votre gribouillage (*le docteur jette dans sa cellule le papier avec le code secret qu'il a froissé en boule*). Décodez-moi ça et vous verrez que votre destin y est tout tracé d'avance. Arrêtez de me crier que vous êtes un journaliste et que vos patrons s'inquiéteront de votre absence, qu'ils enverront la police. Si vous continuez à vous débattre ainsi, je ne pourrai pas convaincre encore bien longtemps mes collègues qu'une petite lobotomie ne s'impose pas pour calmer vos épisodes de démence.